

**ÇİLER
İLHAN**

L'EXIL

FICTIONS

**TRADUITES DU TURC
PAR JEAN DESCAT**

GALAADE ÉDITIONS

*À ceux qui ont été bannis de leur maison,
de leur pays, de leur propre âme;
avec l'espoir que certains pourront un jour
rentrer chez eux*

L'EXIL

« L'exil est une brèche irrémédiablement ouverte de force entre le lieu où l'on est né et où l'on a grandi et le lieu où l'on se trouve ; nul n'échappe à son destin. »

Edward Said, *Réflexions sur l'exil*¹

IRAK II

Quand les Américains sont arrivés en Irak, je n'attendais plus rien de ce pays ni de cette guenille qui prétendait être notre père à tous. Nous étions encore sous le coup de la mort de mon frère et de nos aînés.

Que j'étais naïve ! J'avais vu mes proches souffrir les pires maux, mais je gardais mes illusions... Je n'avais pas encore compris que si on leur donne un peu de pouvoir, les hommes deviennent des monstres... Je n'imaginai même pas que des étrangers allaient envahir cette terre sacrée et donner naissance à des démons malfaisants qui se répandraient dans les rues et s'en donneraient à cœur joie... Tirant sur les enfants, violant, sans distinction, femmes et jeunes filles. J'étais loin de me douter que mon malheureux Irak allait s'enfoncer dans la nuit polaire et que l'aube ne se lèverait plus.

Et cet enfant de Kerbala dont on a pris le grand frère lors d'une rafle nocturne... Je rêve de lui toutes les nuits... Je le vois, tapi derrière sa mère et son petit frère, les pupilles dilatées par la terreur, adossé au mur comme si le mur pouvait lui porter secours... Dans son petit pyjama, il tremble comme une feuille, tandis que sa mère hurle et appelle son fils aîné, enlevé en pleine nuit pour être torturé, pour être

tué; l'enfant, lui, voué au silence, reste muet comme une tombe... Je garde sur ma table la photo de ce petit être dont les yeux noirs expriment tous les chagrins, tous les déchirements du monde. Son visage me poursuit dans mes rêves. Oh, ma puissante Mésopotamie! Comme ils t'ont fait souffrir...

LE BALLON

Nous étions en train de jouer au ballon, Sülo, Mehmet, Fedai, Ramazan, Raşit et moi. Il y avait aussi mon grand frère et celui de Raşit. On a l'habitude de faire des matches. Comme toujours, c'était l'équipe de Sülo qui gagnait. Sülo fait le fier, il se prend pour un grand champion. Soudain, Raşit et son grand frère se sont regardés d'un air entendu. Je me suis retourné et j'ai vu le gendarme. Je ne me suis pas inquiété. Quand on jouait, ils venaient toujours nous piquer le ballon. Nous avions l'habitude. À plusieurs reprises, ils avaient emmené au poste mon grand frère et celui de Raşit pour les passer à tabac. Ils les accusaient injustement d'aider la résistance. Mon père restait en dehors des chicaneries. Il l'avait promis à ma mère mourante. Je pensais que les soldats allaient encore nous prendre notre ballon. Mais sans crier gare, ils ont ouvert le feu. Je vois que mon frère est étendu par terre. Cinq soldats l'entourent et tirent dans sa direction. Il serre sa tête entre ses bras. J'ai essayé de m'interposer, mais l'un des soldats m'a donné une claque et je suis tombé. Mon frère a essayé de se relever, mais ils l'ont poussé. Ensuite, ils se sont mis à lui donner des coups de pied, puis ils l'ont traîné dans leur minibus sans cesser de le frapper. J'ai vu Mehmet qui courait en direction du village. Je lui ai crié de prévenir mon père pour qu'il aille au plus vite au poste de police.

Je me suis mis à courir. Le minibus a accéléré. J'ai couru jusqu'au poste. Il n'est pas loin de l'endroit où nous jouons au football. Ils ne m'ont pas laissé entrer. J'ai attendu... Papa est arrivé. Lui non plus, ils ne l'ont pas laissé entrer. Au bout de dix minutes un gendarme est venu. Il a dit à mon père que son fils venait d'avoir un arrêt cardiaque, qu'il devait être malade du cœur. Ce n'était pas vrai. Il avait une santé de fer.

JE SUIS UNE BRUTE!

Je suis une brute! Une véritable brute! Mon Dieu, il a fallu, pour que je m'en rende compte, que je voie cette photo qui me montre en train de fermer la bouche de cette gamine dont les journaux disent qu'elle a de dix-huit à vingt ans, mais qui, en réalité, n'en a même pas dix-sept. Quand elle a vu la photo dans le journal, ma femme a téléphoné au commissariat et m'a crié: «Tu es une brute!» Elle a honte de moi. Moi aussi, j'ai honte.

À vrai dire, je n'avais pas réfléchi. Le commissaire nous avait bien répété: «Lors de la visite de monsieur le ministre à Tunceli, soyez très vigilants, sinon vous aurez affaire à moi! Si quelqu'un ouvre la bouche, se met à chanter ou à s'agiter, embarquez-le immédiatement!» Alors quand cette fille, au beau milieu du discours de monsieur le ministre, a dit soudain: «Monsieur le ministre!» comme, par chance, je me trouvais juste à côté, sans réfléchir, avec mes deux mains, je lui ai cloué le bec. Mais d'après ce que j'ai vu sur la photo, je ne me suis pas contenté de lui fermer la bouche. Je m'en suis pris aussi à son nez, à ses yeux, et même à ses lunettes. Et j'y suis allé carrément. J'avais la bouche crispée comme si je m'apprêtais à tuer la gamine... Pour comble de malheur, le commissaire l'avait entendue. Il a rappliqué aussitôt et m'a

dit de l'embarquer. Tout fier de moi, tout heureux de m'être distingué, j'ai traîné la gosse dans le bus de l'équipe. Et j'en étais fier. C'était peut-être une séparatiste. Une fois dans la voiture, elle s'est mise à pleurer. Je m'en fichais. Je me disais : « Cette petite garce va peut-être me donner quelques noms et nous allons mettre la main sur les auteurs de l'attentat d'hier... Le commissaire va être content ! Et je vais pouvoir épater ma femme. »

On a tout de suite jeté la gamine dans une cellule. Je l'ai interrogée. On la tenait, elle était en garde à vue dans le meilleur commissariat, son compte était bon, elle parlerait. Je serais la fierté du commissariat. J'étais très content de moi. Une heure, deux heures, la fille s'obstinait. Elle sanglotait. Elle disait : « Je ne suis pas une séparatiste, je voulais demander à monsieur le ministre de m'aider à entrer à l'université. » Moi, je disais : « Raconte ça à d'autres, on connaît la chanson. » Mais je n'en tirais rien.

Une personne influente est intervenue et, au bout de six heures, nous avons dû relâcher la gamine. Sans en avoir tiré le moindre aveu. Le soir, à la maison, je continuais à penser que c'était une fouteuse de merde.

Mais bon Dieu ! Elle avait l'air bien innocent, cette gosse ! C'est quand je l'ai vue dans le journal que je m'en suis rendu compte.

VOUS L'AVEZ TUÉ

Vous avez tué ma mère. Vous avez tué mon père.

Et ma tante et mes oncles.

Vous avez tué ma grand-mère, mon grand-père.

Mes cousins et mes cousines.

Vous avez tué ma joie de vivre. Mon mari, mon amour.

Mon amour chéri, vous l'avez tué.

Vous avez tué la fleur qui était en moi.

Vous avez asséché la pluie et pompé toute l'eau. Je n'ai plus où m'abreuver.

Vous avez desséché l'arbre de vie que nous avons fait pousser en nous, à grand-peine, de nos mains d'orphelins.

Vous avez coupé les lierres que nous avons fait s'épanouir dans la lumière, à l'ombre les uns des autres.

Vous avez détruit à tout jamais le chemin que nous voulions parcourir. Nos jours et nos nuits.

Vous avez emprisonné notre souffle.

Vous avez cousu nos lèvres. Mes ongles ne poussent plus.

Vous avez gelé tous les lacs. Vous avez glacé notre sang.

Ma joie, mon espérance.

Vous avez glacé mon cœur.

Vous m'avez arraché mon âme.

Vous m'avez volé ma vieillesse.
Mes joues. Mes joues me font mal.
Que vous avait donc fait mon Hrant?
Vous l'avez tué. Vous m'avez tuée moi aussi.